Ruy Gonzalez de Clavijo et Pero Tafur : l'image de la ville

Autor(en): **Eberenz, Rolf**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1992)**

Heft 3

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870439

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

RUY GONZALEZ DE CLAVIJO ET PERO TAFUR: L'IMAGE DE LA VILLE

Les représentations de la ville dans les textes du Moyen Age ont suscité bon nombre d'études pendant les dernières années. Mais ces travaux concernent surtout la France et l'Italie, alors que nous sommes encore mal informés sur la place de la ville dans les littératures de la Péninsule Ibérique. Or, les récits sur lesquels nous nous pencherons par la suite contiennent des témoignages exceptionnels sur la civilisation urbaine du XVe siècle; voyageant à travers l'ancien monde à la veille des grandes découvertes, leurs auteurs nous offrent une vision vivante de toute une série de villes européennes et asiatiques.

1. Récit de voyage et espace urbain

Parmi les textes espagnols du XVe siècle il y a deux livres de voyages qui ont, jusqu'à nos jours, gardé une étonnante fraîcheur: l'*Embajada a Tamorlán* (*Ambassade à Tamerlan*) attribuée à Ruy González de Clavijo[1] et les *Andanças e viajes*

1. [Ruy González de Clavijo], *Embajada a Tamorlán*, éd. F. López Estrada, Madrid: CSIC, 1943; traduction française: *La route de Samarkand au temps de Tamerlan. Relation du voyage de l'ambassade de Castille à la cour de Timour Beg par Ruy González de Clavijo (1403-1406)*, tr. L. Kehren, Paris: Imprimerie Nationale, 1990. Dans nos citations, nous avons préféré donner une traduction plus littérale que celle élaborée par Kehren, tout en gardant les spécificités propres aux discours de González de Clavijo.

(*Aventures et voyages*) de Pero Tafur[2]. Le premier est le rapport de voyage d'une mission diplomatique castillane qui se rendit à la cour de Timour Beg de 1403 à 1404, le second se présente comme les mémoires d'un gentilhomme d'origine cordouane qui, entre 1436 et 1439, effectua plusieurs voyages de plaisance en Méditerranée orientale et en Europe centrale. Le charme de ces deux témoignages tient à plusieurs raisons, mais l'une des plus importantes en est sans doute l'intérêt que les deux auteurs portent au milieu urbain[3].

Il est vrai que cette curiosité pour les villes des pays lointains n'était pas tout à fait nouvelle. Déjà Marco Polo, Jean de Mandeville et d'autres voyageurs ayant parcouru l'Orient exotique pendant les siècles précédents, s'étaient appliqués à rendre compte des localités les plus remarquables de leurs itinéraires. Or, voici ce qui constitue la nouveauté de nos deux récits castillans: leurs auteurs accordent au phénomène urbain une attention bien plus soutenue et ils ne s'intéressent pas seulement aux villes des terres peu connues mais aussi à celles de l'Europe. Chacun envisage son sujet d'une façon très personnelle, étroitement liée au but visé et au destinataire pour qui il écrit. Mais, outre ces divergences, on remarque une série d'éléments communs qui permettent de parler d'une nouvelle perception du phénomène urbain de la part de nos voyageurs.

Attardons-nous un instant sur ce classique qu'est le *Livre des merveilles du monde* de Marco Polo, œuvre qui a connu un grand nombre de traductions dans les langues les plus diverses. Il fut longtemps le livre de chevet des voyageurs et le modèle de tous ceux qui souhaitaient laisser un témoignage de leur périple. Christophe Colomb l'a lu, et nous conservons même l'exemplaire qu'il a utilisé, avec des notes de sa main[4]. Or, de la fin du XIIIe siècle, époque à laquelle Polo dicta son récit, à la première moitié du XVe siècle quand Clavijo et Tafur écrirent leurs livres, la carte géo-politique et la situation sociale de l'Europe avaient

---

2. *Andanças e viajes de Pero Tafur, por diversas partes del mundo avidos*, éd. M. Jiménez de la Espada [1874], Barcelona: El Albir, 1982. Les citations seront présentées en traduction française.

3. L'importance de ces descriptions a été signalée récemment par Joaquín RUBIO TOVAR dans «Cinco ciudades europeas. El testimonio de un viajero medieval», *Revista de Occidente* 51 (1985), p. 43-56.

4. *El libro de Marco Polo anotado por Cristóbal Colón*, éd. J. Gil, Madrid: Alianza, 1987.

subi des changements profonds. Pendant ce laps de temps, les Turcs étaient devenus la première puissance du Moyen Orient, ce qui nous rappelle que la mission de l'ambassade d'Henri III à Tamerlan consistait justement à étudier les possibilités d'une coalition anti-turque. De plus, les Turcs s'apprêtaient à prendre Constantinople, qui tomberait en 1453 et que nos voyageurs connurent en pleine décadence.

Dans le domaine social, inutile d'insister sur l'essor de la bourgeoisie pendant le bas Moyen Age; d'où le rôle de plus en plus dominant que les villes parviennent à jouer dans la vie politique de l'Europe. Le développement spectaculaire du commerce et l'enrichissement surtout des cités italiennes qui s'ensuit, n'ont pas manqué d'impressionner nos voyageurs. En effet, la présence de Gênes et de Venise, se fait sentir partout, le long des itinéraires méditerranéens de Clavijo et de Tafur. Ces deux centres ne vivent pas seulement de leur florissant commerce maritime mais également de un réseau très dense de colonies et de places fortes, qui s'étend sur toute la Méditerranée orientale. Comme nous le démontrerons plus tard, les chapitres que nos auteurs consacrent à ces puissances thalassocratiques sont parmi les plus intéressants.

2. Deux voyageurs castillans du XVe siècle

Avant d'entrer dans le vif du sujet, quelques mots sur les principales coordonnées narratives des deux textes. La tâche de González de Clavijo consistait essentiellement à rendre compte de la situation militaire et économique du Khanat de Samarkand et de l'accueil que Tamerlan avait réservé aux ambassadeurs castillans. Mais comme objectif secondaire, ceux-ci se proposèrent également d'esquisser un panorama politique de la Mer Égée et de l'Asie Mineure, afin que le roi Henri III puisse se faire une idée des faits les plus remarquables: la puissance croissante des Turcs, la faiblesse de ce qui restait de l'Empire byzantin, et les luttes fratricides entre Génois et Vénitiens.

L'*Embajada a Tamorlán* est fondamentalement un journal, en dépit d'une série de retouches postérieures au voyage et malgré sa rédaction à la troisième personne. Nous avons affaire à un récit assez systématique, étayé par des éléments qui se répètent régulièrement dans le cadre de chaque journée. Les caractérisations

des villes, elles aussi, semblent s'en tenir à certaines règles fixées d'avance, puisqu'elles se présentent d'habitude en blocs de texte compacts. Elles portent sur des sujets récurrents, tels que la topographie, les défenses — enceinte et châteaux —, les rues, les bâtiments publics, les monuments, les activités économiques et les coutumes des habitants; à la fin, s'ajoute souvent un bref historique, appelé à mettre en évidence les traits les plus marquants de la cité[5]. Autre fait significatif: les références aux expéditionnaires, aux rapports humains que ceux-ci établissent pendant leur voyage, se bornent à quelques passages indispensables pour permettre au destinataire du récit d'apprécier la façon dont les ambassadeurs s'étaient acquittés de leur mission.

Tafur offre, en revanche, une vision plus personnelle des milieux urbains qu'il fréquente. L'auteur des *Andanças e viajes* se déplace pour le simple plaisir du voyage. C'est un gentilhomme plein d'envie de parcourir le monde connu, un touriste à la recherche du pittoresque, des lieux célèbres, dont la manière de voyager ressemble d'une façon surprenante à celle des aristocrates du XVIIIe siècle. Et ce n'est sans doute pas un hasard s'il préfère ne pas franchir les limites de l'ancien monde, où chaque ville lui offre la sécurité de trouver de l'argent sur un compte de banque et de rencontrer des personnages influents, prêts à résoudre les questions pratiques de son séjour.

Quand Tafur arrive dans une ville, il se produit souvent une sorte d'attraction mutuelle entre les habitants et l'illustre voyageur. Ce dernier nous dépeint des milieux bouillonnant d'activité dans lesquels il se sent parfaitement à l'aise; et il n'oublie jamais de mentionner quelque personnalité importante qui l'a accueilli chaleureusement. Cette bipolarité entre l'acteur qu'est Tafur et le spectacle de la vie urbaine dans lequel il joue son propre rôle, détermine également la structure du texte. Et comme Tafur nous parle chaque fois des circonstances de son arrivée, de son logis et de l'église qu'il visite en action de grâce pour être arrivé à bon port, on a parfois l'impression que l'essentiel n'est pas vraiment la ville en elle-même, mais plutôt la manière dont le voyageur l'approche et la connaît.

Il n'est donc pas étonnant que la description de la ville proprement dite ne suive pas toujours les normes du genre. Très

---

5. Voir Francisco LÓPEZ ESTRADA, «Procedimientos narrativos en la *Embajada a Tamorlán*», *El Crotalón,* 1 (1984), p. 129-46 (p. 135).

souvent, elle s'égrène au cours de longues promenades[6]. Tafur aime à faire le portrait de ses interlocuteurs, à raconter des anecdotes historiques sur les sites qu'il visite et à commenter ses expériences de flâneur insouciant, comme l'illustrent par exemple les pages sur son séjour au Caire. Tafur se rend en Égypte en qualité d'ambassadeur du Roi de Chypre, et l'accomplissement de cette mission est le sujet principal du passage. Arrivé sur les lieux, il doit attendre quelques jours qu'on lui accorde une audience. Ce laps de temps, le texte le comble par la curieuse biographie de l'interprète du Sultan, un homme d'origine sévillane. Le jour de l'audience, Tafur se met en route pour se rendre au palais et c'est en ce moment qu'il nous offre les premières images de la vie du Caire:

> au lever du soleil, nous nous rendîmes à la demeure du Sultan; et avant d'y arriver, nous parcourûmes les rues en mangeant et en buvant, car il y a des hommes qui portent des fourneaux sur le dos, le repas tout préparé, d'autres qui vendent de l'eau et d'autres encore d'autres choses.
>
> Tafur, 79

Ensuite, il relate son entrée dans le palais du Sultan et le déroulement de la cérémonie de sa réception. Le plus étonnant de ce passage et de bien d'autres est la vision impressionniste, fragmentaire et plus ou moins désordonnée de la ville, du moins par comparaison à González de Clavijo. Tafur se passe souvent d'une présentation conventionnelle de l'ensemble, pour mettre en relief certains aspects pittoresques qu'il décrit avec profusion de détails.

À coté de l'*Embajada a Tamorlán* et des *Andanças e viajes*, mentionnons au passage un autre livre de l'époque dont il faut tenir compte dans ce contexte: *El Victorial*, de Gutierre Díez de Games[7]. Cette chronique comprend avant tout la biographie de Pero Niño, comte de Buelna, un personnage de la haute noblesse castillane. Militaire renommé, officier à la manière des *condottieri* italiens, Pero Niño avait dirigé une série d'expéditions

---

6. Pour les sujets que Tafur développe dans ses descriptions, on se reportera à José VIVES GATELL, «Andanças e viajes de un hidalgo español (Pero Tafur, 1436-1439), con una descripción de Roma», *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft,* 7 (1938), p. 127-207; article réimprimé dans l'édition de Tafur que nous utilisons ici (voir note 2), p. 15.

7. Gutierre DÍEZ DE GAMES, *El Victorial. Crónica de don Pero Niño, conde de Buelna*, éd. J. de Mata Carriazo, Madrid: Espasa-Calpe, 1940.

navales dans la Méditerranée occidentale et le long des côtes atlantiques de la France et de l'Angleterre. En raison de ces campagnes, sa biographie apparaît en grande partie comme un récit de voyage. Mais à l'opposé de Clavijo et Tafur, le comte de Buelna et son biographe ne voyagent pas par simple curiosité ou pour explorer des terres lointaines.

Díez de Games s'étend principalement sur les épisodes de guerre, les vicissitudes de la navigation et les fêtes de cour. Ces événements servent de cadre à l'exaltation du héros, mais — chose curieuse — ils ne se déroulent jamais dans un milieu urbain. Quoique nos deux personnages séjournent dans plusieurs villes importantes, aucune d'entre elles ne semble digne d'un commentaire détaillé. Au point que, lorsque Pero Niño arrive à Paris pour se faire rembourser les frais de l'aide militaire qu'il avait apportée au Roi de France, son biographe, sans faire la moindre référence à d'autres aspects de la capitale, préfère se livrer au récit d'un tournoi. Lorsque Díez de Games parle d'une ville, il le fait d'habitude pour des raisons de stratégie; les cités auxquelles il consacre de vrais tableaux sont presque toutes des ports, comme Málaga, Marseille, Tunis ou encore Honfleur. La façon dont il les décrit ressemble à celle de González de Clavijo, bien que Díez de Games ne possède pas la même pénétration et ne soigne pas autant les détails.

3. Les représentations de la ville chez Clavijo et Tafur

Si nous nous bornons à Clavijo et à Tafur, comment définir l'imaginaire de la ville dans ces deux œuvres? Tout d'abord, il faut signaler la fonction capitale de ces passages dans la structure du récit, puisque dans chaque texte la narration est organisée essentiellement autour des escales que les voyageurs effectuent dans les grandes agglomérations[8]. La ville est le point où ont lieu les rencontres les plus significatives; c'est également l'endroit où, de l'avis de nos auteurs, les nations trouvent leur expression la plus frappante, parmi d'autres choses parce qu'on peut y admirer leurs principales créations artistiques. Pour cette raison, les digressions sur des sujets d'histoire ou d'ethno-

8. Voir Miguel Angel PÉREZ PRIEGO, «Estudio literario de los libros de viajes medievales», *Epos*, 1 (1984), p. 217-39, notamment p. 226.

graphie, si fréquentes dans ces livres, ont souvent comme point de départ le portrait d'une localité.

Nos textes offrent d'ordinaire une vue d'ensemble de la cité taillée en pierre, de son urbanisme. L'image retenue par le narrateur est souvent celle de la ville aperçue de la mer ou du dernier virage du chemin. Mais s'il nous surprend d'emblée par une sorte de vue verbalisée, le discours descriptif avec ses éléments topographiques débouche facilement sur des considérations utilitaires: l'importance économique du lieu, la capacité de résistance de son enceinte, la qualité de son port, etc. La ville apparaît d'abord et avant tout comme un ouvrage de génie civil, une création architectonique parfaitement adaptée à son milieu naturel et au but de ses fondateurs.

En deuxième lieu, et toujours d'après nos auteurs, la ville est l'expression matérielle la plus parfaite de la société. Dans ce sens, Clavijo et Tafur se font simplement écho de l'essor, bien connu, de la civilisation urbaine au XVe siècle. Ceci dit, il est intéressant de voir que Tafur, en dépit de sa fierté de noble, envisage, au fond, la ville de la même manière que le ferait n'importe quel marchant ou marin. Son discours est celui d'un bourgeois, alors que l'auteur d'*El Victorial* maintient encore la fiction d'un monde chevaleresque qui ne laisse à la ville qu'une place très limitée.

En troisième lieu, la ville est un organisme à dimension historique, aussi bien en ce qui concerne ses monuments, témoins d'un passé concret et bien connu, que dans son état présent, qui peut amener le visiteur à se renseigner sur les causes de sa prospérité ou alors de sa ruine.

Parmi ces trois niveaux de représentation — le technique ou artistique, le social et l'historique —, nos auteurs s'intéressent surtout au premier. C'est l'aspect qu'ils ne négligent jamais et par lequel il commencent pratiquement toute description.

Depuis l'Antiquité, le discours sur la ville distinguait entre *urbs* et *civitas*, c'est-à-dire entre la réalité matérielle et la communauté humaine qui l'habite. Clavijo et Tafur s'en tiennent plutôt à la première de ces notions, à l'urbanisme proprement dit. Chez Clavijo surtout, l'information sur les habitants devient une sorte d'extension facultative du schéma de base. De plus, on dirait que ses références au mode de vie des gens partent dans la plupart des cas de quelque détail d'architecture urbaine.

Prenons à titre d'exemple le chapitre sur Trébizonde, dans lequel se trouve un long passage à propos des Grecs et des

Arméniens qui la peuplent. Le point de départ de cette digression ethnographique est une évocation des églises et des monastères de la ville, ce qui amène le narrateur à parler de la liturgie de chaque communauté; et ces différences entre les religions donnent ensuite lieu à des considérations sur d'autres coutumes, surtout alimentaires.

La perspective visuelle et l'insistance sur le rôle utilitaire de la ville sont sans doute des traits propres au récit de voyage destiné à des lecteurs bien définis. Les comparaisons auxquelles nos auteurs font appel montrent, elles aussi, à quel point ils ont dans l'esprit un public concret. Ainsi, quand González de Clavijo (58) décrit la situation de Constantinople et Péra, il remarque qu'elles ressemblent aux cités jumelles de Séville et Triana, puisque celles-ci sont elles aussi séparées par leur port. De même, Séville apparaît souvent comme terme de référence dans les comparaisons d'*Andanças e viajes*[9]: Tafur met en place tout un système, assez compliqué, d'analogies et de divergences. En pénétrant dans le palais du Sultan, il remarque que celui-ci est «aussi grand que Villarreal» (80); à propos de Nuremberg il précise qu'elle est «peuplée à la manière de Tolède, ayant des vallons semblables et la même grandeur» (269). Et pendant sa promenade à travers la foire d'Anvers, il signale (260):

> Et je ne sais comment décrire une chose aussi importante que la foire de cette ville; et bien que j'en aie vu d'autres, telle que celle de Genève, en duché de Savoie, et celle de Francfort, en Allemagne, ou encore celle de Medina, qui est située en Castille, il me semble cependant que toutes ces foires ne sont pas aussi grandes que celle-là.
>
> Tafur, 260

Cette allusion à la foire de Medina del Campo est particulièrement significative, puisqu'on la retrouve, un siècle et demi plus tard, chez Bernal Díaz de Castillo, lorsqu'il décrit le marché de Mexico-Tenochtitlan[10].

---

9. D'après J. Vives («Andanças e viajes», p. 8), ce procédé s'explique par le fait que Tafur était originaire de Séville; mais il ne fait pas de doute que pour un sujet de la Couronne de Castille-Léon Séville représentait, en plus, le principal centre économique et l'agglomération urbaine la plus importante du pays.

10. Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, éd. C. Sáenz de Santa María, Madrid: Instituto Gonzalo Fernández de Oviedo, 1982, p. 189-91.

4. La ville portuaire, image de la perfection urbanistique

L'intérêt de nos voyageurs pour les aspects fonctionnels de la ville explique probablement leur admiration pour les ports. En fait, la liste des cités maritimes dépeintes dans leurs textes est longue: Gibraltar, Málaga, Tunis, Marseille, Gênes, Venise, Gaète, Messine, Rhodes, Candie, Gallipoli, Constantinople, Péra, Honfleur et Anvers ont eu droit à des caractérisations plus ou moins détaillées.

Située à l'interface entre la terre et la mer, la ville portuaire assume des rôles très divers: elle est en même temps lieu de transbordement pour marchandises, centre de constructions navales, refuge de navires, point stratégique pour la domination du territoire et habitat des gens de mer. Offrir des conditions favorables à toutes ces fonctions, voilà un problème qui exige des solutions souvent originales, et nos voyageurs ne manquent pas d'apprécier les ouvrages les plus réussis. En partant de la topographie, ils signalent comment on a exploité les conditions naturelles du site — criques, promontoires, flancs de montagnes, embouchures de rivières — pour construire des môles, arsenaux et chantiers navals ou encore pour fixer l'emplacement de la ville. Si la cité dans sa forme la plus courante se situe dans une plaine, la ville portuaire possède presque toujours une structure à trois dimensions. Vue de la mer, ce qui est la perspective que nos auteurs offrent les plus souvent, on trouve au premier plan la darse, les installations du port, et, au second, le corps de la ville; ce complexe protégé par les murailles ne s'étend pas seulement de gauche à droite ou «d'un côté à l'autre», comme disent nos voyageurs, mais également sur un axe vertical, du bord de la mer à une certaine hauteur des montagnes qui forment le littoral. Voyons à ce propos les descriptions de Málaga qu'on trouve chez Díez de Games, González de Clavijo et Tafur, que nous nous permettons de citer en version originale:

> Esta [sc. Málaga] es vna fermosa çivdad de mirar: está bien asentada, e es llana. De la vna parte llega la mar a ella, e está la mar açerca della, e está vn poco de sabre entre medias, en que abrá fasta veynte o treynta pasos de la mar a ella. Por el cavo de poniente es la taraçana; llega la mar a ella, e avn rodéala vn poco. E de la parte de aquilón, contra Castilla, es la civdad, vn poco alta, como en vna pequeña ladera. Tiene dos alcázares o castillos, arredrados el vno del otro.
>
> *El Victorial*, 101-102

> E la dicha málaga tiene la villa llana e de la vna parte está junta con la mar; e dentro en ella, al vn cabo, tiene vn castillo alto en vn otero con dos çercas; e fuera de la villa está otro castillo mas alto, que le llaman el alcaçaua, e del vn castillo al otro ban dos çercas, juntas vnas con otras, e vaxo, en el cabo de la villa e apar de la mar de fuera de la villa, están vnas taraçanas; e luego, açerca dellas, comiença vna çerca que ba junta conel mar de torres e de muro; e de dentro desta çerca, están muchas huertas fermosas, e en çima destas huertas e de la villa, estauan vnas syerras altas en que están casas e vinas e huertas; entre el mar e la çerca de la villa están vnas pocas de casas que son lugares de mercadores; e la villa es muy poblada.
>
> Clavijo, 6

> En estos nueve días non fazía otra cosa si non mirar la çibdat de Málaga, la qual me paresçió mucho bien, ansí en el asiento donde ella está, aunque no tiene puerto, como en la tierra, aunque estrecha para pan, pero buena eso que es; de huertas e frutas non cabe dezir; çibdat llana, comunalmente murada; dos castillos al un canto en una altura, que por una calle murada van del uno al otro; a éste llaman Gibralfar; çibdat muy mercadantesca; e si fuese nuestra mejor sería, lo que non faría ningunt lugar de los moros, porque entrarían muchas cosas de nuestra tierra; la mar se llega fasta el muro, por manera que una flota de galeas podría poner plancha en tierra llana; e por la parte de la mar es muy flaca, aunque por la tierra es más fuerte; ay gente mucha, pero más de mercaduría que de guerra usada.
>
> Tafur, 9

Une comparaison de ces trois textes à peu près contemporains permet de dégager tout d'abord des analogies: chacun d'eux contient les principales données topographiques, à savoir la situation générale de la ville, l'emplacement des murailles et des deux châteaux. Quelles sont donc les divergences?

Le passage de Díez de Games est sans doute le plus conventionnel et le moins travaillé. En revanche, González de Clavijo se distingue par l'abondance et la précision de ses localisations géographiques, vrai tour de force qu'il réussit grâce à l'emploi de locutions prépositionnelles (*junto con*, *dentro en*, *fuera de*, *a par de*, *acerca de*, *encima de*, etc.) et adverbiales (*al un cabo*, *bajo*, etc.) très spécifiques. Renonçant au traitement d'autres sujets traditionnels — les habitants, leurs activités et l'histoire, le texte prend l'allure d'une topographie verbalisée. Ajoutons que Clavijo emploie cette technique également dans d'autres descriptions de ports, notamment celles de Gaète et de Constantinople.

Tafur se présente comme un voyageur oisif, qui peut consacrer neuf jours à la visite de la ville. Il est donc à même de faire une évaluation très nuancée des avantages et inconvénients du site et d'insister sur l'intérêt que Málaga aurait pour la Couronne de Castille (rappelons qu'à l'époque elle faisait encore partie du royaume musulman de Grenade). Quant au style de son discours, il évite l'enchaînement de propositions coordonnées, si courante dans la prose médiévale et que pratiquent encore Díez de Games et Clavijo. Tafur préfère une écriture plus personnelle et plus argumentative, comme le prouvent ses nombreuses propositions subordonnées, introduites par des conjonctions telles que *aunque*, *pero*, *porque* et *por manera que*.

En ce qui concerne le port de Málaga lui-même, il est qualifié de médiocre. Il y en a d'autres mieux équipés, comme ceux de Gaète, Messine, Rhodes ou Péra; nos auteurs signalent leur situation à l'abri des vents et des ennemis ainsi que la profondeur de l'eau, qui dans les meilleurs cas permet aux bateaux d'accoster la muraille et d'y jeter une passerelle.

Tafur écrit de belles pages sur Gênes et Venise. A Gênes, il est impressionné par le contraste entre la précarité des conditions topographiques et la richesse de la ville, qui se trouve étalée

> sur le flanc d'une montagne bien escarpée, surplombant la mer; et toutes ses maisons sont des tours à quatre ou cinq étages ou plus, et les rues très étroites, et les accès très difficiles; la terre manque de vivres, mais les gens sont très industrieux, au point qu'ils en amènent en abondance du monde entier [...]
>
> Tafur, 12

Quant à Venise, Tafur visite les monuments qu'on admire jusqu'à nos jours et il se montre particulièrement attentif au fonctionnement de l'arsenal: ce qu'il voit est un véritable travail en chaîne; les galères passent par une sorte de canal qui longe les bâtiments d'entrepôt et pendant ce parcours elles sont équipées successivement de cordage, de rames, d'artillerie et de provisions:

> d'un bout à l'autre il y a une large rue, et une voie d'eau passe au milieu d'elle, et d'un côté on voit de nombreuses fenêtres qui donnent accès aux bâtiments de l'arsenal et de l'autre côté de la même manière; une galère s'amena qui remorquait un canot, et d'une de ces fenêtres on sortait le cordage, de l'autre les provisions de pain, de la troisième les armes, de la quatrième les arbalètes et les canons, et ainsi on passait par toutes les autres fenêtres ce qui était nécessaire; et quand la

> galère arriva au bout de la rue, tous les hommes dont elle avait besoin étaient embarqués, de même que les rames, et elle était complètement équipée; de sorte que dix galères équipées quittèrent la rue entre neuf heures du matin et trois heures de l'après-midi.
>
> Tafur, 214-215

5. La bourgeoisie et son urbanisme

La curiosité de Tafur pour la technique, l'industrie et le commerce façonne aussi ses descriptions d'autres grands centres urbains; ceux-ci se regroupent en deux cycles, le premier comprenant les villes d'Italie du Nord — Florence, Bologne, Ferrare, Milan — et le deuxième, celles des pays germaniques, à savoir Strasbourg, Bruges, Gand, Anvers, Nuremberg, Breslau et Vienne. Il s'agit là de tableaux plus sommaires, où les éléments habituels, tels que fortifications, rues, places et bâtiments publics, se répètent parfois d'une manière quelque peu machinale. Néanmoins, on y trouve aussi des digressions fort intéressantes. Et puis, les villes de ces deux cycles offrent un agrément nouveau qui explique sans doute l'enthousiasme de Tafur: dans leurs murs on respire une urbanité, une qualité de vie citadine que notre auteur apprécie de plus en plus, au fur et à mesure qu'il prolonge ses promenades. C'est aussi la raison pour laquelle il nous donne désormais une vision essentiellement intérieure de la cité, appréciant la commodité des maisons privées, la propreté des rues pavées, la somptuosité des bâtiments publics. Les aspects pratiques de la vie, les coutumes des habitants retiennent également son attention. A Milan, il remarque que l'ambiance est plus animée et brillante pendant la semaine que les jours fériés (Tafur, 227); à Strasbourg, ce sont la tour de l'horloge de la cathédrale et le service des pompiers qui causent son admiration:

> et ils ont leurs chefs affectés chacun à une brigade, et quand on sonne le tocsin, ils savent autour de quel étendard ils doivent se rassembler, et ils se déplacent en tout ordre; les uns portent des bottes de pailles et des seaux d'eau, d'autres des pioches, d'autres des crochets en fer montés sur de longues manches, de sorte qu'ils accourent tout de suite. Une nuit, je les ai vus sortir en courant pour éteindre un incendie, et c'était certainement une belle chose que de voir l'ordre qu'ils observaient en tout.
>
> Tafur, 238

Quelques mois plus tard, Tafur arrive à Breslau, par un temps si froid

> que l'Empereur et tous les autres se déplacent dans les rues assis sur une pièce de bois semblable à un *trillo* [sorte de herse à battre le blé], et un cheval ferré à la manière du pays le tire, et de cette façon ils se font traîner dans les rues. Tafur, 278

Et puisque nous sommes en train de commenter le séjour de Tafur en terres transalpines, c'est le moment de faire quelques remarques sur son passage en Suisse[11]. Partant d'Italie, notre gentilhomme traverse le Saint Gothard, s'arrête à Lucerne et finit par arriver à Bâle, où siège alors le fameux Concile. Tafur nous offre une longue description de cette ville, truffée de détails intéressants, tels que les maisons à plusieurs étages, les rues soigneusement pavés et les nombreuses fontaines. Le Rhin, dont le cours n'est pas encore réglé par des barrages et des écluses, lui semble un «fleuve très furieux par son puissant courant, et il lui arrive souvent d'amener des blocs de neige gelée comme des pierres et de les jeter contre un ouvrage, tel que pont ou autre chose, et de le renverser» (Tafur, 232). Ensuite, Tafur continue ses excursions en terre helvétique et s'arrête quelques jours aux bains de Baden. Plus tard, pendant un autre voyage, il connaîtra aussi Schaffhouse, où il assistera à un tournoi. Par une allusion, nous savons qu'il a aussi été à Genève, au cours d'un voyage qui ne figure pas dans le présent récit.

D'autre part, la description de Bâle, toute pittoresque qu'elle soit, met en évidence certaines limitations de l'écriture de Tafur. Si on la compare à celle d'un humaniste contemporain, Enea Silvio Piccolomini — qui devint plus tard le pape Pie II —, on constatera que ce dernier brosse un tableau plus riche en informations sur la géographie, l'histoire et la civilisation de la cité rhénane[12]; alors que la caractérisation de Tafur apparaît un peu impressionniste, inexacte dans certains détails et excessivement axée sur les «mirabilia».

---

11. K. STEHLIN et R. THOMMEN, «Aus der Reisebschreibung des Pero Tafur, 1438 und 1439», *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde,* 25 (1926), p. 45-107; et Germán COLON, «Reise eines Spaniers des 15. Jahrhunderts durch die Schweiz», *Sandoz Bulletin,* 96 (1991), p. 15-20.

12. Voir *Enea Silvio Piccolomini, Papst Pius II. Ausgewählte Texte aus seinen Schriften*, éd., tr. et intro. B. Widmer, Basel/Stuttgart: B. Schwabe, 1960, p. 348-71.

6. La cité historique

Au Moyen Age, ceux qui ne voyageaient pas pour leurs affaires ou en mission spéciale, le faisaient souvent pour visiter un sanctuaire. Quant aux villes qui attirent le plus grand nombre de pèlerins, il faut souligner le rayonnement de Jérusalem, de Rome et de Constantinople. Clavijo aussi bien que Tafur ont séjourné dans ces lieux saints, et il est intéressant de voir comment ils réagissent face à des cités parées de monuments historiques. Tous deux sont parfaitement conscients de la signification de ces villes, et chacun se hâte de les visiter minutieusement, afin de rendre compte de tous les sites qu'il a vus.

Tafur consacre plusieurs pages à un portrait de Rome[13]. Il y rend hommage aux monuments de l'Antiquité et aux sanctuaires chrétiens, tout en exprimant son émerveillement. Mais, après avoir passé en revue les endroits les plus prestigieux, il termine par un jugement plus mitigé (27):

> La ville de Rome est mal peuplée compte tenu de sa grandeur, et bien des gens sont d'avis que, depuis qu'elle a été détruite et humiliée et dépeuplée, ces grands bâtiments, cavernes, citernes, maisons et voûtes, maintenant inhabités, exhalent un air si empoisonné qu'il affecte le corps humain; c'est pourquoi on dit que Rome est malsaine.
>
> Tafur, 27

Constantinople est présente dans les deux récits, ce qui permet d'analyser de nouveau les propriétés de chaque texte. A peine arrivés dans ce haut lieu de la culture, les voyageurs manifestent à l'Empereur leur souhait de visiter les églises et de voir les nombreuses reliques qu'elles gardent. Suit une relation des monuments, surtout de Sainte Sophie et d'autres sanctuaires, de la Colonne de Constantin coiffée par la statue équestre de l'empereur, de l'Hippodrome, de l'Aqueduc, des Citernes et du Palais impérial, en grande partie délabré. Ces descriptions sont extrêmement détaillées chez González de Clavijo. De plus, ces lignes ont un intérêt linguistique tout particulier, car elles contiennent un grand nombre de termes techniques concernant l'architecture, la sculpture et l'art de la mosaïque. Par ailleurs, ce genre de discours ne manque pas de nous rappeler les guides d'art de nos

---

13. Voir J. Vives, «Andanças e viajes», p. 78-93.

jours, à la différence près que les explications historiques de notre texte ne se réfèrent pas seulement au passé impérial de la ville mais bien souvent à des légendes hagiographiques en rapport avec des reliques.

Encore un point d'intérêt qui rapproche les deux auteurs: leurs considérations sur la situation sociale de la Constantinople agonisante. Il ne faut pas oublier que les ambassadeurs d'Henri III traversent le Bosphore entre 1403 et 1404, alors que le séjour de Tafur se situe en 1437, c'est-à-dire quelques années avant que la ville ne tombe dans les mains des Turcs. Clavijo fait à ce propos les observations suivantes:

> quoique la ville soit grande et entourée d'une vaste enceinte, elle n'est pas très peuplée, car au milieu d'elle il y a bien des collines et des vallons où l'on trouve des champs de blé, des vignobles et de nombreux vergers; et dans ces vergers il y a des quartiers de maisons; et cela au milieu de la ville; [...] et c'est aux portes qui s'ouvrent vers la mer qu'on remarque le plus grand mouvement, notamment près de celles qui se trouvent en face de la ville de Péra, en raison des fustes et des navires qui arrivent ici décharger leurs marchandises [...]; d'ailleurs, dans cette ville de Constantinople, il y a de très grands bâtiments d'habitation, d'églises et de monastères, mais dont la plupart est en ruine.
>
> Clavijo, 57

Cette déchéance de la vie collective a été également remarquée par Tafur:

> La ville est très mal peuplée, et en quartiers disséminés, mais c'est sur la côte qu'habite la plupart de la population; les gens, mal habillés, tristes et pauvres, montrent toute leur misère, mais moins qu'ils ne devraient, parce que ils sont vicieux et pleins de péchés.
>
> Tafur, 181

Pour ce qui est de Jérusalem, Tafur la visita au cours de son voyage au Moyen Orient; mais dans ce cas son récit est assez superficiel, puisqu'il se borne à une énumération monotone des lieux figurant dans le programme obligé du pèlerin: des phrases brèves, parsemées de références à la signification religieuse de chaque endroit, qui, à la manière d'un manuel, signalent ce que le touriste de Terre Sainte doit voir. L'auteur relève les différentes communautés religieuses et leurs sanctuaires, il prend note des maisons où il mange et se loge, mais Jérusalem ne semble du reste pas l'intéresser spécialement. Ainsi, il passe sous silence

les traits particuliers de sa situation géographique, de son urbanisme et de ses habitants, et on chercherait en vain des allusions à sa valeur historique.

S'il fallait dégager une caractéristique commune aux fragments traitant de ces trois villes, on dirait probablement que leur renommée mythique, encore très vivante dans les premiers siècles du Moyen Age[14], s'est évanouie. Les voyageurs reconnaissent bien leur importance historique et ils accomplissent le rituel de la visite guidée, énumérant sanctuaires et reliques. Mais si autrefois Jérusalem, Rome et Constantinople représentaient des archétypes de l'imaginaire urbain, Tafur leur préfère clairement des villes plus modernes et prospères.

7. La ville exotique

Lorsque les ambassadeurs d'Henri III s'éloignent de Trébizonde, ils pénètrent dans la zone d'influence des Tartares et, de ce fait, dans l'Orient fabuleux. Le lecteur s'attendrait peut-être à trouver dans ces pages une vision différente de l'espace urbain, une image plus exotique de la ville. Or, il faut avouer que le récit n'offre guère de rupture, ni quand les ambassadeurs débarquent à Trébizonde ni pendant la traversée des territoires de l'empire tartare. Tout au plus, le discours de Clavijo devient un peu plus ethnographique. Par rapport aux villes, il recueille davantage de données géographiques, non seulement en ce qui concerne la structure urbaine proprement dite, mais aussi les régions naturelles et l'habitat des populations qui l'entourent. En même temps, il accorde une grande importance à toute sorte d'activités économiques, précisant le genre et l'abondance des cultures pratiquées aux alentours des villes, l'approvisionnement en eau et, surtout, les marchandises qui y sont produites et vendues.

Les centres de commerce les plus remarquables qu'il parvient à connaître sont, d'une part, Soultaniyè, ville qui voit arriver de juillet à août les caravanes en provenance de l'Inde, chargées

---

14. Voir Daniel POIRION (éd.), *Jérusalem, Rome, Constantinople. L'image et le mythe de la ville au Moyen Age. Colloque du Département d'Études médiévales de l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV)*, Paris:Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1986.

d'épices et d'étoffes de soie; et de l'autre, Samarkand, destination des ambassadeurs castillans. Clavijo fait état de tous ces produits ainsi que des grandes routes de commerce, même s'il n'est pas toujours facile de localiser ses toponymes dans la géographie actuelle[15]. Quant à Samarkand, il signale que lors de son occupation par les troupes de Tamerlan, celui-ci ordonna que s'y établissent plusieurs maîtres des métiers les plus appréciés aux quatre coins de l'empire (Clavijo, 207-208). Sans doute, tous ces artisans ne vinrent pas de leur gré, et Tamerlan se vit obligé d'organiser de vraies déportations. D'après l'auteur,

> les gens d'origine diverse, hommes et femmes, qu'il fit amener à cette ville étaient si nombreux qu'on disait que cela faisait plus de cent cinquante mille personnes; et ceux qu'il y envoya procédaient d'un grand nombre de nations, [...]; et leur nombre était tel qu'ils n'arrivaient pas à tenir dans la ville, ni sur les places ou dans les rues, ni dans les faubourgs, à l'extérieur de la ville; et sous les arbres et dans des grottes il y en avait une foule énorme [...].
>
> Clavijo, 208

Dans ces cas aussi, les descriptions des villes sont d'habitude les endroits du texte où Clavijo insère toute sorte de commentaires socio-culturels, notamment sur les Tartares de Tamerlan. Excellent observateur, il saisit par exemple le contraste entre le nomadisme ancestral de ce peuple et la civilisation urbaine des pays soumis à sa domination. Déjà à Erzindjan, la première grande ville contrôlée par les Tartares que les Castillans rencontrent sur leur chemin, le gouverneur ne les reçoit pas dans un palais, mais assis sous un baldaquin de soie, dans une sorte de camp installé en dehors de la ville; plus tard, les rencontres avec Tamerlan auront souvent lieu dans un cadre pareil. En fait, l'illustre seigneur, au lieu de résider dans Samarkand même, préfère les magnifiques parcs qui s'étendent à une certaine distance de la ville. Clavijo les décrit comme des endroits paradisiaques, garnis d'arbres ombrageant de grandes prairies et irrigués par un système ingénieux de canaux. Tamerlan y possède plusieurs palais, et c'est dans ces bâtiments que se déroulent certaines réceptions et fêtes organisées en l'honneur des ambassadeurs; mais d'autres ont pour cadre des tentes somptueuses, montées dans les mêmes

---

15. Pour une analyse détaillée de l'itinéraire des ambassadeurs castillans, nous renvoyons à L. Kehren, *La route de Samarkand*, p. 325-33.

jardins. Pendant une de ces fêtes, le Khan ordonne à tous les commerçants et artisans de Samarkand

> qui habitaient ladite ville de se rendre à la campagne, au camp où il se trouvait, de planter toutes leurs tentes et d'y vendre leurs produits, et non pas en ville; de plus, [il commande] que les représentants de chaque métier organisent un jeu avec lequel ils devront parcourir tout le camp, afin que les gens puissent s'amuser, et que personne ne parte sans sa permission ou ordre [...].
>
> Clavijo, 179

Tout cela semble indiquer que Tamerlan se méfiait des villes en général et des habitants de Samarkand en particulier, attitude nullement surprenante compte tenu des méthodes qu'il avait employé pour réorganiser l'économie de sa capitale.

8. Coup d'œil sur l'évolution de l'imaginaire de la ville

Après ce tour d'horizon sur les principaux traits des descriptions, nous allons nous tourner vers les modèles dont Clavijo et Tafur ont pu se servir. Car il est difficilement concevable que ces textes, avec leurs régularités thématiques et stylistiques, soient à part entière la création de nos auteurs. Y a-t-il des antécédents dans les lettres castillanes? Pour ce qui est de l'historiographie, y compris celle du XVe siècle, elle ne nous renseigne que très sporadiquement sur les milieux urbains. En parcourant les chroniques de l'époque, on s'aperçoit que le théâtre des luttes politiques qui marquent la période de 1350 à 1480 en Castille, est un espace géographique extrêmement vaste et que les villes jouent rarement le premier rôle dans ces conflits. Elles sont plutôt des lieux de passage lors des déplacements constants des seigneurs de la guerre. Sur l'échiquier politique, elles font figure de pions qu'on gagne et perd à tour de rôle, de places fortes convoitées par les différentes factions, ce qui fait que, face aux prétentions des grandes familles nobles, de l'Église et de la Couronne, elles ne réussissent guère à développer une personnalité propre.

Si les chroniqueurs présentent les cités comme des objets subordonnés à des intérêts supérieurs, il nous semble aussi révélateur qu'ils les envisagent presque toujours de l'extérieur, du point de vue de l'assiégeant ou, tout au plus, du palais dans lequel le Roi ou un autre dignitaire s'arrête quelques jours. Mais

il faut insister sur le fait qu'il s'agit là de la vision de l'historiographie officielle, liée à la Couronne ou alors à un personnage influent comme le connétable Alvaro de Luna. En revanche, les chroniques de villes sont rares et d'une signification très limitée[16].

Sont également clairsemés les exemples d'un genre littéraire ancien, spécialement consacré à l'exaltation de la ville, à savoir la *laus urbis*, abondamment cultivée depuis l'Antiquité classique. On sait que les manifestations de ce genre sont particulièrement nombreuses en Italie; textes esthétiques de premier ordre, ils témoignent de l'essor des grandes communes urbaines, si essentielles dans la vie politique de la péninsule[17]. Les traités de rhétorique proposent des règles précises pour la rédaction de ces éloges. Ils recommandent notamment de développer des thèmes tels que la fondation et l'histoire de la ville, sa situation et ses fortifications, la qualité de ses champs et eaux, les coutumes de ses habitants, ses monuments et ses hommes célèbres[18].

Mais revenons à la Castille du XVe siècle et rappelons qu'en raison de la Reconquête et d'autres facteurs, son réseau urbain n'était pas aussi dense que celui de l'Europe centrale et que ses villes étaient nettement moins développées. Les plus importantes — Tolède, Valladolid, Medina del Campo et Salamanque — ne comptaient probablement pas plus de 25'000 habitants.

Dans ce cadre général on remarque cependant une exception de taille: Séville. Sa population à l'époque est évaluée entre 40'000 et 80'000 habitants, si bien que c'est de loin la ville la plus peuplée de la Couronne de Castille. Il n'est donc pas surprenant qu'au XIIIe siècle déjà on lui ait consacré ce qui est sans

---

16. Cf. par exemple la *Crónica de la población de Avila*, éd. A. Hernández Segura, Valencia: Anubar, 1966, et l'étude de J. GAUTIER DALCHÉ, «Fiction, réalité et idéologie dans la *Crónica de la población de Avila*», *Razo. Cahiers du Centre d'études médiévales de Nice*, 1 [1979] (2e éd. 1984), p. 24-32.

17. Voir, entre autres, Paul Gerhard SCHMIDT, «Mittelalterliches und humanistisches Städtelob», in *Die Rezeption der Antike. Zum Problem der Kontinuität zwischen Mittelalter und Renaissance, Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung* 1, éd. A. Buck, Hamburg: E. Hauswedell, 1981, p. 119-28; Hermann GOLDBRUNNER, «"Laudatio urbis". Zu neueren Untersuchungen über das humanistische Städtelob», *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken,* 63 (1983), p. 312-28.

18. Voir M. A. Pérez Priego, «Estudio literario», p. 227.

doute la première description minutieuse d'une ville en langue espagnole. Il s'agit de la *Primera Crónica General de España*, encouragée par Alphonse le Savant. Cette chronique offre, dans les chapitres sur la reddition de Séville à Ferdinand III, un de ces éloges de la ville qui font d'ordinaire défaut dans l'Espagne castillane. L'auteur vante sa grandeur et sa richesse, énumère les différents métiers que ses habitants exercent regroupés par rues, exalte la beauté de la Tour de l'Or et fait une description pleine d'enthousiasme de la Giralda[19]. On retrouve des références détaillées à Séville dans des textes plus tardifs, par exemple dans la *Crónica del halconero de Juan II* de Pedro Carrillo de Huete, qui nous a laissé un long récit de l'inondation du Guadalquivir en 1434[20].

La représentation des bourgs et des villes dans la littérature castillane médiévale est un sujet encore mal étudié. De toute façon, les témoignages ne sont pas trop abondants. On sait que les littératures et les arts figuratifs du haut Moyen Age offrent généralement une vision stylisée de la ville, des vues qui découlent de certains modèles traditionnels. Les images les plus répandues, provenant des livres sacrés, sont celles de Babel, siège de tous les vices, de Jérusalem, cité céleste, et surtout de Rome en tant que centre du monde chrétien.

Il a été dit que, dans l'épopée, la ville est avant tout un objet dont les trésors éveillent la convoitise des héros[21]. Un autre trait de ces premières représentations est une sorte de réduction emblématique de son image: un bâtiment, une caractéristique de ses habitants ou un autre attribut devient en quelque sorte le signe distinctif de la cité. Ce procédé est illustré par des expressions telles que «Gormaz, un castiello tan fuert[22]», «Toledo la noble, que es arzobispado[23]» o «Babilonia la magna, que tod el mundo val[24]». Nous le trouvons encore dans une œuvre que d'aucuns

---

19. *Primera Crónica General que mandó componer Alfonso el Sabio y se continuaba bajo Sancho IV en 1289*, éd. R. Menéndez Pidal *et al.*, Madrid: Gredos, 1955, p. 768-69.

20. Pedro CARRILLO DE HUETE, *Crónica del Halconero de Juan II*, éd. J. de Mata Carriazo, Madrid: Espasa-Calpe, 1946, p. 186 sq.

21. Jacques LE GOFF, «La ville médiévale», in: *Histoire de la France urbaine*, éd. G. Duby, Paris: Seuil, 1980, t. II, p. 393.

22. *Poema de mío Cid*, éd. I. Michael, Madrid: Castalia, 1984, v. 2843.

23. Gonzalo de BERCEO, *Milagros de Nuestra Señora*, éd. M. Gerli, Madrid: Cátedra, 1988, v. 413a.

24. *Libro de Alexandre*, éd. D. A. Nelson, Madrid: Gredos, 1978, v. 290a.

incluent parmi les premiers récits de voyages en langue espagnole, le *Libro del conosçimiento*[25], du milieu de XIVe siècle. Son auteur, un franciscain anonyme, commente un certain nombre d'itinéraires qu'il prétend avoir parcouru lui-même. Il s'agit en fait d'une énumération de pays et de localités, accompagnée de quelques précisions très sommaires, à la manière des symboles ou icônes qui figurent sur les cartes de l'époque. C'est pourquoi plusieurs critiques considèrent ce texte comme une espèce de carte textualisée. Ainsi, quand l'auteur séjourne à Constantinople, il se borne à signaler deux monuments à valeur emblématique, Sainte Sophie et la Colonne de Constantin (99). Nous savons déjà que tous deux se trouvent plus tard dans les descriptions de Clavijo et de Tafur, quoique intégrés dans des panoramas plus vastes. Pour terminer cette digression sur la géographie urbaine de l'Espagne reflétée dans ses textes, on notera enfin que le *Libro del conosçimiento* commence par une relation des principales villes de la Péninsule, regroupées par royaumes.

9. Vision utilitaire et perspective esthétique

L'imaginaire de la ville chez Clavijo et Tafur est encore essentiellement médiéval, même s'il fait déjà apparaître la croissance que le milieu urbain connaît pendant les derniers siècles du Moyen Age. Quant à ses modèles, on ne saura négliger l'autorité des livres de voyages antérieurs et d'autres lectures plus ou moins dispersées. En revanche, nous ne croyons pas à une influence décisive des *laudes urbium*, ne serait-ce qu'en raison du fait qu'un des éléments de base de celles-ci, l'exposé des origines et de l'histoire de la ville, est peu développé dans nos textes.

D'autre part, Clavijo et Tafur — mais surtout ce dernier — se situent en début d'un courant cosmographique qui marquera profondément la période du XVIe au XVIIIe siècle. Nous pensons à tous ces diplomates et artistes qui s'appliquèrent à représenter les villes du monde, soit dans leurs textes, soit dans la gravure et la peinture.

Comme nous l'avons relevé, Clavijo et Tafur insistent souvent sur l'utilité pratique de la construction urbaine, sur son rôle dans

---

25. *Libro del conosçimiento de todos los reynos & tierras & señoríos [...]*, éd. M. Jiménez de la Espada [1877], Barcelona: El Albir, 1980.

le système politique et son importance pour l'économie d'un pays. Toutefois, dans leur discours on découvre aussi des propos révélant une valorisation esthétique. Bien des descriptions débutent en effet par un passage sur la beauté de la ville, la qualifiant de «belle», «plaisante» ou encore de «chose digne d'être vue». A première vue, ces remarques semblent quelque peu conventionnelles. Certes, le plaisir que les voyageurs éprouvent en regardant la vie urbaine n'est presque jamais sans rapport avec une évidente suggestion de richesse. La beauté équivaut donc le plus souvent à la prospérité, à une utilité toute matérielle. C'est le cas quand Tafur fait l'éloge des rives du Rhin, parsemées de «villes opulentes, et tant de choses remarquables, et tant de châteaux, et si rapprochés les uns des autres qu'on a presque honte de le dire» (239).

Or, une lecture plus attentive permet de déceler plusieurs plans d'une esthétique plus désintéressée. L'un d'entre eux tient au rapport entre la nature et la ville. Le traitement des paysages naturels par nos auteurs mériterait sans doute une analyse plus profonde. Comme d'habitude, González de Clavijo se conduit en observateur objectif, relevant minutieusement les accidents géographiques des terres qu'il traverse. Mais surtout, il est charmé par ces espaces qui ne sont ni complètement champêtres ni tout à fait urbanisés, cette sorte de nature façonnée par l'homme qui fait figure de frontière entre la civilisation et la rusticité. Nombreuses sont les références à des vergers, des jardins et des parcs, situés tantôt à l'intérieur, tantôt en dehors de l'enceinte de la cité, et ceci non seulement dans les célèbres pages sur Samarkand. Déjà dans le passage sur Málaga que nous avons analysé il y a quelques instants, González de Clavijo faisait allusion à ses vergers et vignobles. Plus tard, il apprécie Gaète pour la même raison:

> [...] et à l'intérieur de cette enceinte on trouve un grand nombre de beaux vergers, des maisons et des terrasses, et bien des plantations d'orangers, de citronniers, cédratiers, et des vignobles et olivaies, si bien que c'est merveilleux à voir; et à l'extérieur, au bord de la mer, il y a une belle rue que longent des maisons, des palais et des vergers, ces derniers traversés par d'abondants ruisseaux.
>
> Clavijo, 11-12

Un autre *topos* qui apparaît dans ces lignes, et que Clavijo met en valeur à plusieurs reprises, est la ville baignée par l'eau, le

corps de la cité en contact avec une rivière ou avec la mer. Il insiste sur ce point à Péra et, lors de la description de Trébizonde, il signale que «ce qu'il y a de plus beau dans cette ville, c'est une rue qui longe le bord de la mer» (76).

Tafur réagit d'une façon plus émotionnelle aux paysages exotiques — par exemple le désert du Sinaï ou les Alpes de Suisse. En ce qui concerne les villes, il ne se lasse de parcourir leurs rues et places, toujours à la recherche de monuments et de vues impressionnantes. À plusieurs reprises, il remarque que telle ville «est belle à l'intérieur et à l'extérieur»; mais son esthétique est surtout celle de la vie citadine.

L'évocation du jardin, du vignoble, de la rue qui côtoie la mer, des marchés et des bâtiments publics, mais aussi des moulins à vent de la jetée de Rhodes qu'on trouve mentionnés dans nos deux textes (Clavijo, 21; Tafur, 47), voilà donc quelques traits de pinceau qui indiquent une nouvelle sensibilité vis-à-vis du paysage urbain, à une époque où la ville a perdu son caractère exclusivement défensif et se mue en espace privilégié de la culture européenne.

Rolf EBERENZ
Université de Lausanne